

FEUILLETON DU "CANADA."

LE PIEGE

DEUXIEME PARTIE

REPROUVEE

I  
(Suite)

Lorsque l'on sut à Garches, que les armées ennemies s'avançaient vers Paris, la plupart des jeunes gens que n'avaient pas atteints les lois militaires partirent les uns dans l'armée active, les autres dans les compagnies franches qui se formaient de tous les côtés, dans tous les alentours de la capitale. Gauthier s'était engagé des premiers, dans un bataillon de francs-tireurs qui opéraient aux alentours et qui souvent vers Reuil et la Malmaison, inquiétaient les avant-postes des Allemands.

Pascal et Henri Doriat avaient été rachetés jadis par leur père qui avait fourni des remplaçants et ne faisant point partie de la garde mobile, ils auraient pu rester à Garches et y attendre la fin de la tempête.

Un instant ils y avaient songé.

Non qu'ils fussent lâches... ils étaient prêts à verser leur sang pour la patrie... grands robustes, c'étaient deux beaux gars qui eussent fait de magnifiques soldats.

Mais s'ils hésitèrent, ce fut parce qu'ils craignaient d'abandonner leur mère au milieu de son cruel chagrin, en proie au désespoir mortel que lui causait la condamnation du père. Que de vœux elle, toute seule, parmi les Allemands qui occupaient Garches ?

Et ils virent partir les autres les larmes aux yeux.

Marie Doriat n'avait pas tardé à comprendre leur silence, leur tristesse.

— Mes enfants, leur dit-elle un jour dans le deuil que nous traversons, moi je ne compte pas... Il faut faire votre devoir. — Que deviendras-tu, si nous partons ?

— Ce que Dieu voudra... Le lendemain même ils avaient quitté Garches.

Mais en embrassant leur mère et Lucienne, ils dirent :

— Nous n'allons pas loin et nous vous verrons toutes les deux.

— Ce serait vous exposer à des dangers inutiles... Oubliez votre mère, mes enfants, pour ne penser qu'à celle à qui vous devez votre vie, à la France...

— Ce sera pour servir la France, mère, que d'essayer de te revoir, car nous ne partirons jamais de Garches sans remporter sur l'ennemi des renseignements précieux pour les assiégés.

— Prenez garde, mes enfants prenez garde.

Etre prudent, ce n'est pas être lâche... Compte sur nous...

— Adieu donc et que Dieu vous protège !

— Adieu, mère, nous allons rejoindre Gauthier. S'il a en dépit de ce qu'il prétend, des doutes sur la culpabilité de notre père, il verra du moins que les fils sont braves et ne ménagent pas leur peau.

Les jours s'étaient passés. Marie Doriat n'avait pas revu ses fils. L'investissement était complet. Les Prussiens encombraient les alentours. Rarement les maisons du village étaient libres. Parfois cependant, il y avait une sorte de remous dans l'armée d'invasion. Le village se vidait pendant quelques jours les Prussiens en sortaient pour camper en avant ou en arrière ou pour se porter plus loin, où grondait la fusillade.

Un de ces soirs-là, justement,

vers dix heures, Marie Doriat n'était pas couchée. Elle avait logé chez elle une dizaine de soldats, en ces derniers temps. Ils étaient partis le matin et n'étaient point encore rentrés.

Marie Doriat était seule.

Lucienne n'était pas là. Où était-elle ? Depuis sept heures, elle avait disparu de la maison sans éveiller les soupçons de Marie. C'est ainsi qu'elle faisait tous les soirs. Marie Doriat avait beau la surveiller, elle finissait toujours par tromper sa surveillance. Quand elle rentrait furtivement, elle trouvait sa mère qui la regardait d'un œil sévère, mais sans plus rien lui dire. Elle n'avait pas ajouté un mot à la conversation que nous avons rapportée. Mais l'orage grondait en son cœur froissé, qui se croyait méconnu. Il allait éclater ce soir-là.

Vers dix heures, Marie Doriat entendit frapper à la porte.

Elle alla ouvrir. Peut-être était-ce Lucienne ?

Ce n'était pas elle, mais un mendiant, appuyé sur un bâton, courbé, déguenillé et tendit la main.

— Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, dit-il.

— Ce n'est pas une heure pour mendier mon brave homme, dit Marie Doriat, en lui donnant quand même quelques sous.

Le mendiant ne les prit pas ; il garda dans les siennes la main restée tendue vers lui.

— Pas un mot trop haut ! Pas un cri ! dit-il à voix basse... mère, c'est moi, Pascal...

— Pascal !

— Tais-toi, je t'en supplie, ou tu me perds... as-tu des Prussiens chez toi ?

— Non, pour le moment... mais ils vont revenir sans doute.

— C'est bien. Je puis entrer et j'aurai toujours le temps de te serrer dans mes bras...

Il resta une seconde sur le bas de la porte, siffla doucement et pourtant d'une façon distincte ; l'air :

L'as-tu vue,

La casquette,

La casquette,

L'as-tu vue,

La casquette au Père Bugaut

Si tu l'as pas vue,

La voilà...

Il n'eut pas le temps d'achever la marche fameuse. Deux hommes semblèrent sortir des ténèbres et s'approchèrent de lui.

— Henri et Gauthier ! murmura Marie Doriat toute tremblante ; oh ! mes enfants, quelle folie ! A quel danger vous vous exposez ! Si vous étiez reconnus, savez-vous que l'on vous traiterait comme espions et que vous seriez fusillés ?

— Bast ! dit Pascal, on ne meurt qu'une fois.

Le mot lâché, il s'en repentait au regard douloureux que lui adressa sa mère. Quand on est seul dans la vie, on ne meurt qu'une fois. N'est-ce pas mourir doublement, lorsqu'on laisse une affection derrière soi ?

— Pardon, maman ! dit le brave garçon.

— Entrez, dit-elle, entrez vite, pendant qu'il n'y a personne dans la rue... Et vous n'allez pas rester longtemps, je suppose ?

Elle referma soigneusement la porte.

Elle ouvrit ses bras. Pascal et Henri s'y précipitèrent. Elle les couvrit de baisers.

Puis soudain, le visage baigné de larmes et se tournant vers Gauthier Bourreille qui n'avait pas encore rien dit :

— Vous nous aimez donc toujours un peu, Gauthier ?

— Et pourquoi ne vous aimerais-je pas, fit-il avec chaleur... Ne l'ai-je pas dit bien des fois ? Je crois à l'innocence de Doriat. Si je n'y croyais, je ne serai pas ici...

— Et vous permettez que je vous embrasse ?

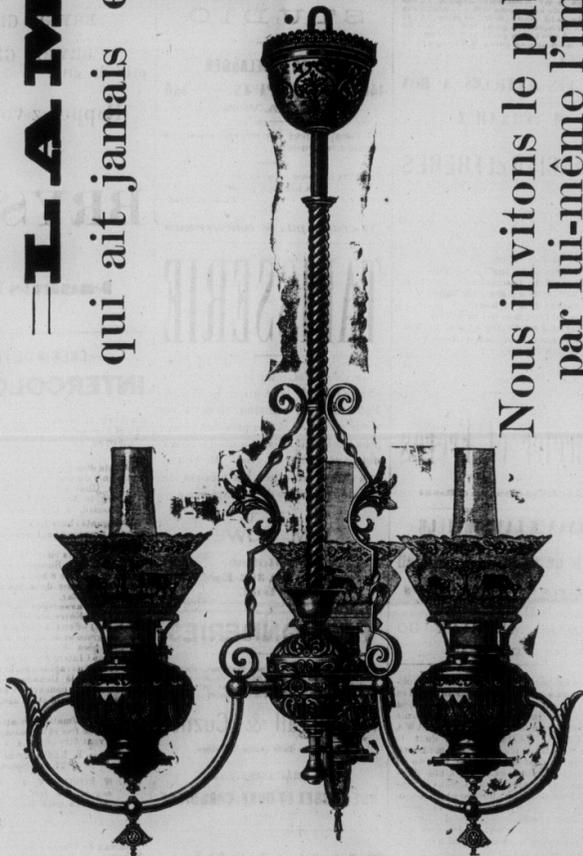
— De tout mon cœur... et comme vos autres enfants...

A continuer.

LA PLUS GRANDE VENTE DE  
**LAMPES**  
qui ait jamais eu lieu à Ottawa.



63 RUE SPARKS



C.S. SHAW & Co.



Nous recevons tous les jours de magnifiques presents pour Noel et le jour de l'An.

Nos prix sont tellement réduits que nous n'osons pas les publier; que toute personne ayant besoin de lampes vienne nous voir.

**BEAUDET & DESJARDINS**  
COIN DES RUES BAY et FLORENCE, OTTAWA  
MANUFACTURIERS DE  
Cadres, d'ouvertures, Portes, Jalousies, Moulures, Bois pour plan Bois à lambriser, Meubles, etc., etc.  
Bois de charpente préparé constamment en mains.  
Les meilleurs Machines améliorées sont en usages dans notre établissement  
Ou rage de première Classe garanti. Communication télégraphique.  
BUREAU A LA VILLE :  
No. 26 RUE SPARKS. RUSSELL HOUSE

VENTE POUR CAUSE DE DEMENAGEMENT.  
**HARRIS & CAMPBELL**  
Manufacturiers et Importateurs de Meubles  
Appellent l'attention de leurs nombreux clients et le public en général sur la Grande Vente pour cause de Déménagement  
Qui aura lieu avant qu'ils transportent leur entrepôt au  
COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN

LE 1er NOVEMBRE.  
Le plus Beau et le plus Vaste Entrepôt de Meubles  
Est maintenant vendu à une  
REELLE REDUCTION DE 10 POUR CENT  
(Argent comptant.)  
Par cette ancienne et honor. b'e Maison d'Ottawa.  
LES MEILLEURS ARTICLES. LES PLUS BAS PRIX. SATISFACTION A TOUS

**HARRIS & CAMPBELL,**  
RUE O'CONNOR (près la Rue Sparks.)

**AVIS!** Le meilleur endroit à Ottawa pour acheter des Patins et autres articles en fait de quincaillerie et ferronneries, c'est  
Chez THOS. BIRKETT, 115 Rue Rideau

P.S.—1,000 paires de Patins de tous sorts et de toutes les grandeurs; 1,000 Ciochettes pour Skis, etc.

MANUFACTURE DE VOITURES  
ROYALE  
**S. LEVEILLE**  
PROPRIETAIRE.

Nous désirons informer le public que nous avons fait l'acquisition du pont d'affaires de S. D. THOMPSON, dans la branche de Carrosserie, plus spécialement Voitures de ville, Sulkys, etc. Étant arrivant de Chicago et des autres villes américaines nous avons eu de grandes connaissances dans nos arts, nous sommes en mesure de garantir le bon travail. Nos ouvriers sont tous des plus habiles et travaillent sous notre direction; les matériels aux employés ont été les meilleurs que l'on puisse se procurer et nos prix très bas. Attention spéciale et prompte à toutes commandes, tel est le système que nous nous sommes en pratique dans toutes les branches de réparations.

56 RUE DALY - - 19 ET 21 RUE STEWART

COMPAGNIE MANUFACTURIERE DE  
**E. B. EDDY**  
(LIMITÉE)  
ETABLIE EN L'ANNEE 1854. INCORPORÉE EN L'ANNEE 1883  
HULL, P.Q.  
MANUFACTURIERS et MARCHANDS en GROS

Bois de Charpente, Portes  
Chassis, Jalousies, Moulures, Ouvrages de Maisons, Etc.  
Seaux, Baquets, Planches à Laver, Boîtes et Caisses d'Emballage.  
ALLUMETTES, "TELEGRAPHE" de Première Qualité.

GRANDE VARIETE  
— DE —  
**CHAPEAUX**  
FRANCOIS  
ANGLAIS, AMERICAINS,  
CANADIENS, Etc.  
— CHIEZ —  
**JOSEPH COTE**  
114 RUE RIDEAU, OTTAWA.

SALLE DE VARIETES  
Secrétaire, Bibliothèque, Chaises bergères, Chaises d'étude  
Chaises en cuir, Armoires de chambre, de chambre à coucher, Sofa, Canapés, lits, tapis de seconde main,  
Telles et autres articles, Meubles et porcelaine.  
Miroirs, enfin tout ce qu'il faut pour meubler une maison.  
582 & 584 RUE SUSSEX, JOSEPH BOYDEN  
N.B. Peintes de toutes sortes